

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 27 DÉCEMBRE 1884.

No. 53

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029. BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

AVIS.

Nos lecteurs doivent se rappeler que l'abonnement est payable d'avance.

SOUHAITS DU NOUVEL AN.

Le Temps vient de tourner un feuillet du Grand Livre
Où sont marqués les jours qui nous restent à vivre ;
Le terme du chemin !

Son bras fauche rapide, et sans pitié moissonne :
Saisissons le moment du repit qu'il nous donne,
Pour nous serrer la main.

Souhaitons, à l'enfant, germe plein d'espérance,
Qu'il conserve, à jamais, la serene ignorance
De ses premiers printemps !
Au débile vieillard, pour terrestre couronne,
Que le Ciel fasse luire un blond soleil d'automne,
Sur ses beaux cheveux blancs !

Souhaitons, au jeune homme à l'âme honnête et franche,
Une douce compagne, aussi pure, aussi blanche
Que le frais lys des champs !
Puis, à la jeune fille, un époux qui l'adore,
Et les enivremens que l'Amour fait éclore,
Dans un cœur de vingt ans.

Au pauvre, souhaitons, pour terme à sa souffrance,
De l'or à pleines mains, une longue abondance,
Les trésors de Crésus !
Au riche, le bonheur d'être plus riche encore,
En prêtant au centuple au frère qui l'implore,
Au doux de Jésus.

A tous les cœurs brisés, à qui le monde pèse ;
A tous les yeux rougis d'un flot que rien n'apaise :
L'espoir d'un jour heureux !
L'espoir de ce Grand Jour, où le cercueil se ferme ;
Où tout se change en joie ; où les pleurs ont un terme,
Pour tous les malheureux.

Il en est, aujourd'hui, qui versent bien des larmes,
Et dont ce Jour de l'An ravive les alarmes :
Ce sont les orphelins !
Le père n'est plus là, pour les bénir ensemble !
La mère a disparu de ce toit, où tout semble
Pleurer sur leurs chagrins !

Donnons un souvenir, ne fut-il qu'éphémère ?
Aux amis, que la mort a couchés dans leur bière,
Pour toujours ! pour toujours !
Hier, ils étaient là, comme nous pleins de vie,
Souriant à la terre, où leur âme ravie
Comptait sur de longs jours.

Offrons, pour l'avenir d'un chacun de nos frères,
Au Dieu Dispensateur, nos ardentés prières,
Nos souhaits de bonheur !
En ce jour d'union, faisons tomber nos chaînes !
En changeant en amour les dépités et les haines,
Qui meurtrissent le cœur

A vous, Maud et Fernand, mes amis, je souhaite
Tous les bonheurs que rêve une âme de poète,
Dans son vol délirant.
Au riche du JOURNAL, en abeilles fécondes,
Distillez le doux miel de vos promesses blondes ?
Comme cadeaux de l'An.

Dr A. MORISSET.

Sainte-Hénédiève, 27 Décembre 1884.

CHRONIQUE.

LE JOUR DE L'AN.

Le premier janvier est le jour des souhaits et des étrennes. L'homme a toujours aimé à élever des limites dans le temps, comme un propriétaire élève des bornes dans son domaine pour distinguer les diverses parties dont il se compose. Ce domaine du temps n'est pas bien étendu, mais encore faut-il marquer la place que nous y occupons. Le mouvement de rotation de la terre tournant sur son axe nous a donné la division naturelle des jours, en les séparant par l'intervalle des nuits qui obscurcissent celui des deux hémisphères que la terre ne présente pas au soleil. Et plus tard, l'horloge, qui, mue par un ressort, fait tourner l'aiguille sur le cadran, nous ont donné la division du jour et de la nuit en heures, et même des heures en minutes.

L'année, cette grande division du temps, a été importante et solennelle chez tous les peuples. Le nombre des années que l'homme passe sur la terre est petit, et Tacite disait que quinze années étaient une grande phase de la vie humaine. A Rome on célébrait, le 1er janvier, les *januales*, c'étaient les fêtes de Janus. Les païens eux-mêmes, malgré l'infériorité de leur fausse religion, si fort au-dessous de la vraie, éprouvaient le besoin d'aller rendre grâce à la divinité, le premier jour de l'année nouvelle, des jours heureux qu'elle leur avait accordés dans l'année qui achevait son cours, et de lui demander la protection dont ils avaient besoin dans l'année qui s'ouvrait. La vie de l'homme, devant Dieu, ne doit être, en effet, qu'une perpétuelle action de grâces, et une infatigable prière,

car il reçoit toujours, et son inépuisable indigence a toujours besoin de demander. A Rome on inaugurerait le premier jour de l'année par des danses et des réjouissances de toute espèce. Faibles mortels ! nous comprenons si bien que la vie n'est qu'un prêt, que nous nous réjouissons de vivre, comme un condamné qui, gracié par un souverain, s'étonne de voir luire le jour qui aurait dû se lever sur son tombeau !

Le 1er janvier, les citoyens romains se revêtaient de leurs toges les plus magnifiques, et les consuls couverts de leurs robes d'apparat allaient au Capitole offrir des sacrifices à Jupiter. Après avoir rempli ce premier devoir, on échangeait des présents et des souhaits, comme pour resserrer d'une manière solennelle, sur le seuil de l'année qui commençait, les liens des amitiés qui avaient embelli les prospérités et adouci les épreuves de l'année précédente. Mais surtout et avant tout, on évitait les paroles de mauvais augure, c'est-à-dire que les langues attentives ne prononcent que les mots d'un heureux présage. Le miel, les dattes, les figues qu'on offrait à Janus avaient le même sens symbolique, et il est vraisemblable que les sucreries que l'on porta ou que l'on envoie aux femmes et aux enfants, au milieu de notre civilisation du dix-neuvième siècle, ont pour ancêtres lointains le miel, les dattes, les figues qu'on offrait au bonhomme Janus.

Cependant les étrennes ont une double origine dans notre civilisation puisée à des sources multiples. Sans doute, elles ont pu être apportées dans les Gaules par les Romains qui avaient leurs *strenae*. Mais, d'un autre côté, il ne faut pas oublier que chez les Gaulois nos aïeux, il y avait, le 1er janvier, une fête druidique qui se terminait par la distribution des fragments du gui, la plante sacrée des druides, et on appelait les étrennes le *gui-l'an-neuf*. C'est de là que nous vient la guignolée qui se court encore même dans certaines campagnes.

Il y a des vieux usages qui surnagent sur les grandes eaux des siècles qui les emportent comme ces nids de mousse qui, détachés de la rive par les eaux d'un fleuve près de sa source, arrivent portés par le courant jusqu'à son embouchure.

Ceux qui attendent des étrennes, sont dans l'anxiété. Il est sept heures et demie à peine.

Un jour blafard pénètre à travers les vitres constellées de givre, dans la chambre haute où couchent les marmots. Ceux-ci commencent déjà à grouiller sous leurs couvertures et à s'agiter comme une potée de souris. Eux qu'on a du mal à tirer du lit quand sonnent huit heures, sont ce matin tout réveillés par le désir de savoir ce que la main mystérieuse a déposé dans leurs bas qu'ils ont rangés la veille au pied du lit.

Les voici qui se lèvent et alors quels cris de joyeux ébahissement, quand chacun découvre les cadeaux du fantastique bonhomme, qui se promè-

ne tout la nuit de lit en lit.—Ce ne sont pourtant que des jouets de pauvre qu'un enfant de la ville regarderait avec dédain ; mais, comme tout en ce monde, la joie est chose relative, et le petit paysan, qui n'est ni blasé ni gâté, contemple avec admiration la pipe de sucre rouge, le moulin à vent qui tourne à l'aide d'une ficelle, les forgerons de bois peint qui frappent en cadence sur une enclume jaune, tous ces jouets campagnards, hauts en couleur qui ont fait le bonheur de nombreuses générations naïves et qui, je le déclare sans fausse honte, on fait aussi le mien, au bon temps très lointain où je mettais mes bas au pied de ma couchette.—J'avoue même que je donnerais volontiers tout, pour rattraper l'enthousiasme de cette époque enfantine, où, dans la nuit, j'attendais avec un battement de cœur la grise lumière de la prime aube, afin d'aller visiter mes bas pleins de surprises. Avec quelle émotion j'en sondais les creux bourrés de joujoux et de friandises à bon marché !

* *

Le jour de l'an apporte toujours chaque année une joie nouvelle. C'est le temps des souhaits de prospérité et de bonheur. Quand à nous, nous souhaitons à nos lecteurs la plus pure félicité et l'accomplissement de leurs vœux les plus ardents.

Aux jeunes gens, nous souhaitons une digne compagne remplie de qualités, et de mérites.

Et nous disons :

Aux jeunes lectrices du JOURNAL DU DIMANCHE.

Un nouvel an vient couronner ta tête ;
Un nouvel an, c'est un beau collier d'or ;
Chaque anneau, c'est un jour ; chaque jour une fête ;
Un nouvel an, c'est un trésor !

Un nouvel an est si doux à ton âge !
Age enchanteur, au magique pouvoir,
Où la vie apparaît comme un ciel sans nuage
Dont ta jeune âme est le miroir.

Charme vivant du foyer de famille !
Ton frais sourire est le premier rayon,
Le regard du matin,—regard de jeune fille,—
Qui vient égayer la maison...

Tu ne sais pas si la vie est amère,
S'il est des fruits et des jours sans douceur ;
Que sait ton jeune cœur ? S'ouvrir près de ta mère,
Comme un bouton près de sa fleur !

Bouton charmant, aux parfums d'innocence,
Reste petite, au milieu de tes sœurs !
Ressemble aux belles eaux, et dans leur transpa-
[rence]
Sois l'aurore aux fraîches couleurs !

Garde un trésor de la céleste flamme,
Garde l'accent de l'oiseau matinal,
Garde, comme une étoile, au fond de ta jeune âme,
La candeur, beau lis virginal !

Sur cette terre où tout trompe, où tout change,
Terre d'exil et de calamité,
Vierge, passe et console avec la voix de l'ange
Et le cœur de la charité !...

FERNAND.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Nous publierons dans le courant de janvier une table alphabétique des matières qui ont paru dans le journal pendant l'année et nous l'enverrons à ceux qui seront encore nos abonnés.

L'HEURE ADORABLE.

Le jour va s'effaçant ; des traînées de lumière s'accrochent encore aux fenêtres des derniers étages, mettant une caresse sur les toits ; on dirait que l'air est traversé par une symphonie douce, donnant la sensation d'une minute exquise ; le gaz s'allume, les travaux passent rapides, la frileuse se serre dans son long manteau de fourrure, elle va rentrer où l'attendent des babies.

C'est l'heure où le cerveau se délasse, où dans une lassitude reposante on reprend des forces ; la tâche est finie, le corps ou l'esprit ont accompli leur besogne quotidienne, la machine humaine s'arrête. Qu'il est doux, qu'il est tendre le cher nid où s'abrite le bonheur, où on retrouve les êtres aimés, les pauvres riens qui ornent la maison modeste et la font paraître blus belle que les palais des doges ; c'est le coin où l'on règne, c'est le "home" ce mot gros de félicités, ce paradis des âmes tendres.

Elle est rentrée d'une promenade elle a ôté sa robe sombre et mis un peignoir de velours nacarat, garni de malines ; elle chauffe au grand feu de la cheminée ses petites mules de même nuance, ses yeux s'arrêtent sur toutes les choses qui lui sont chères : les livres à moitié coupés, les portraits de ses fils.

Elle attend son mari ! elle l'attend sans palpitation, sans trouble, elle sait qu'il va rentrer à l'heure, que lui aussi sera heureux de la revoir ; les portes qui s'ouvrent ne la font ni rougir ni pâlir ; il ira à elle plein de confiance et de tendresse et, si son cœur bat un peu plus vite au bruit de la voiture qui entre dans la cour, elle sourit et jette un regard sur la grande glace tout proche, il peut venir !

* *

Les enfants sont descendus, la fillette raconte les exploits de la poupée et les taquineries du petit frère qui regarde sa mère avec ses yeux clairs de bambin heureux ? Mais le voilà rentré celui qu'on attendait, doucement bercée dans cette mollesse heureuse de toutes les heures ; il va à elle et l'embrasse ! Le baiser n'est ni passionné ni ardent ; il ne l'a pas prise dans ses bras en l'appelant "mon âme et mon amour," mais leurs yeux se sont rencontrés, et dans la muette caresse de leurs regards, apparaît toute une vie de tendresse.

Puis il écoute le joli caquetage des chers êtres qu'il a quitté depuis tant d'heures, rien n'est indifférent ; il s'intéresse à l'histoire du couturier qui a fait la robe trop étroite, la cuisinière a demandé son compte, et le domestique voudrait un jour de congé ; Lili n'a pas su sa leçon de grammaire et Toto a envoyé promener sa bonne. Le père fait de gros yeux, mais les petits rient et sautent sur ses genoux l'embrassant plus fort : il ne les grondera pas encore aujourd'hui, et comme Toto, qui est tout plein drôle, fait une question étonnante, il regarde sa femme, et tous les deux restent émerveillés devant le petit homme.

Toute la journée il a coudoyé des gens d'affaires, des envieux, des indifférents, il a donné des poignées de mains banales, échangé des phrases toutes faites ! Maintenant c'est si doux de mettre tout près de son cœur ces cœurs chauds tout pleins de lui ; elle est délicieuse cette atmosphère de nid où il se sent bon ; il rit, se frottant les mains, il est content, et il n'a pas besoin de parler pour le dire, elle le sait bien.

* *

Le dîner n'est pas prêt, il n'est point l'heure ! il prend les journaux et les parcourt en faisant des observations qu'elle contredit parfois ; elle parle simplement ne sachant faire de grandes phrases,

les mots s'enchaînent bien les uns aux autres ; quelquefois un sourire, un clignement d'yeux achève la pensée. La politique ne l'amuse guère, elle préfère les drames de l'amour parce qu'ils lui paraissent des contes.

Elle paraît heureuse et pourtant elle a connu les heures douloureuses : son fils, si jeune, a été mis au collège ; quelle journée, quelles larmes ! C'est fini l'union parfaite entre la mère et le premier né de son bonheur, d'autres le guideront, d'autres sauront ses pensées intimes et ce qui se passe dans cette âme si tendre ! Ah ! l'angoisse des premiers jours alors qu'à table elle essayait de ne pas regarder la place vide ! Elle souriait à celui qui avait dit : il le faut, mais les sanglots arrivaient et enlevaient tout courage.

Un jour aussi elle avait été jalouse : dans un éclair terrible elle voyait son existence bouleversée, le foyer détruit : une amie, une poupée de son monde ! Mais doucement, tendrement, avec mille riens charmants faits de souvenirs, elle l'avait repris et il était resté atterré, désespéré de son caprice d'un moment ; les liens se resserraient plus étroits, plus forts : les baisers sont si près des larmes, et c'est si doux de se retrouver les mains dans un pardon.

* *

A côté, dans la salle à manger, les domestiques mettent le couvert : elle veut que tout soit paré autour de lui, comme les enfants, comme elle-même. Les babies sont sortis pour faire un brinde toilette ; il se rapproche d'elle, et, la voyant si jeune et si charmante encore, il lui met un baiser sur le front.

Tout à l'heure ce sera la nuit profonde, mais l'heure adorable n'a pas disparu tout à fait : elle s'est arrêtée pour regarder cette communion de l'âme et de l'esprit, l'image de cette félicité à laquelle nul ne peut toucher. Cela est si bon d'avoir un maître ! Conduis-moi, cher, je ne sais rien ; toi qui connais tout, je t'ai toujours suivi."

Les cris des enfants les tirent de l'extase seréne : la porte de la salle à manger est ouverte à deux battants : Madame est servie. Toto grimpe sur sa chaise en frappant des mains, et l'heure adorable s'envole satisfaite ; elle rendra bon compte de ce qu'elle a vu ; si souvent elle soune chez les déshérités qui n'ont à leur foyer que vanité et mensonge.

MAUD.

L'AMOUR À FAUX POIDS.

Aimer, rien n'est plus simple ; se faire aimer est une bien autre besogne.

Paul Bruno en savait quelque chose ! Depuis plusieurs mois il faisait une cour assidue à madame Lucile sans voir poindre en elle le moindre désir de le payer de retour.

C'était une jeune veuve, blonde et fraîche.

Les conversations trop amoureuses lui étant interdites, Paul se rejetait sur l'événement du jour, parlait de carnaval, de soirées et sur les modes ayant cours.

A la date de cette véridique histoire, les femmes avaient adopté une annexe à leurs manches, un bourrelet stupide sur l'épaule qui donnait aux mieux faites une tournure singulièrement engouécée.

—Combien vous avez raison, madame, lui dit-il un soir, de ne pas sacrifier à cette mode idiote !

—Pourquoi ? demanda la veuve en le regardant dans les yeux.

—Parce que cela est très-disgracieux. Avec ce gros pli, toutes les femmes semblent avoir le cou dans les épaules. J'ai rencontré ce matin ma-

dame... et, grâce au bourrelet en question, elle avait un faux air de bossue, ou tout au moins de bourgeoise allemande mal dégrossie.

—Elle engraisse beaucoup, cette dame.

—Déplorablement! Elle tourne au paquet. Ah! l'embonpoint est le plus cruel ennemi des femmes. Il les vieillit prématurément: s'en garder comme de la peste!

Les sourcils de madame Lucile se froncèrent, et ce fut avec une certaine aigreur qu'elle dit en essayant de sourire: —Est-ce un conseil que vous me donnez?

—Ah! madame, répondit Bruno, pouvez-vous croire...

—C'est que vous me regardiez en disant cela d'une façon... inquisitoriale.

—J'admiraient l'élégance de votre robe.

—Élégance? reprit-elle en se pinçant les lèvres, vous me trouvez peut-être énorme... comme madame...

Il eut beau protester, jurer ses grands dieux qu'elle lui semblait parfaite, plus que parfaite, il n'arriva pas à la déridier.

Le dîner en tête-à-tête, dont il s'était promis un grand plaisir, fut d'une tristesse mortelle. C'est à peine si Lucile lui répondait. Non pas que la gourmandise l'absorbât; car elle laissait sur son assiette tout ce qu'on lui servait.

Seriez-vous indisposée? lui demanda tendrement le jeune homme.

—Qui vous fait supposer cela?

—Vous ne mangez pas.

—C'est que je n'ai pas faim, apparemment.

—Et puis, vous avez le sang à la tête.

—Je suis rouge? s'écria Lucile, inquiète.

—Oh! non!... Un peu plus rose que d'habitude, voilà tout.

Elle tira de sa poche un petit miroir et s'y regarda longtemps.

—Cette chaleur est odieuse! dit-elle. Jean me fera mourir! Il pousse le calorifère comme s'il gérait à dix degrés.

En voulant remettre le miroir dans sa poche, elle le laissa tomber, se baissa aussitôt pour le ramasser, mais sans y parvenir. Ce que voyant, Paul se précipita pour lui épargner cette peine.

—Il a probablement roulé sous la table, dit-il. Je vais le trouver... Mais non, le voilà.

Le bibelot était aux pieds de la belle blonde. Quand il le lui rendit, elle y jeta un regard furtif et le lança sur la table avec colère: l'effort qu'elle avait fait pour le ramasser teintait ses joues d'une rougeur intense. Le rose vif passait décidément à l'incarnat foncé.

Le dîner à peine terminé, on renvoya le convive sous prétexte d'une violente migraine.

A quelques jours de là, la domestique de madame Lucile vint demander à Bruno un roman dont il avait parlé la veille avec éloges.

Lisa, bonne fille, semblait compatir aux emus de l'amoureux sans espoir. Le besoin de parler de l'objet aimé le décida à s'en ouvrir avec elle.

—Votre maîtresse est charmante, dit-il; mais comme son humeur est inégale!

—J'en sais quelque chose, allez!

—C'est inconcevable. Car enfin elle a tout ce qu'il faut pour être heureuse: jeune, belle, riche, adorée!

—Eh bien, oui... mais ça ne lui suffit pas.

—Que veut-elle de plus?

—De plus? répéta Lisa en riant, rien!... C'est du moins qu'il lui faudrait.

—Je ne vous comprends pas.

—Monsieur... Tant pis! je vous dit tout. Madame souffre mort et passion de la peur d'engraisser.

—Mais elle n'a pas raison, ce me semble?

—Si l'on veut...

Grâce au corset qui la met à la torture. Si vous saviez que d'efforts il faut pour la lacer! J'en ai

les doigts coupés! "Serrez donc, Lise... encore, encore!... Mon Dieu, êtes-vous gauche!—Madame se fera mal à se sangler de la sorte.—Cela ne vous regarde pas! Je vous dis de serrer." Et je serre, et je serre! Et tous les jours il me faut serrer davantage.

—Comment, tous les jours?

—La graisse fait des progrès effrayants. Elle est bien forcée de le reconnaître, et cela la rend d'une humeur de dogue contre tout le monde. Vous avez dû vous en apercevoir l'autre fois, au dîner? Elle était furieuse de n'avoir pu ramasser son miroir de poche, et elle vous a renvoyé brusquement en se voyant si rouge. Ah! elle ne danse pas dans ses robes, celle-là!

—Qu'importe, puisqu'elle me plaît comme ça?

—Mais cela lui déplaît, à elle, de perdre la finesse de sa taille. Enfin, monsieur, croiriez-vous qu'elle a fait installer une balance dans son cabinet de toilette, et qu'elle s'y pèse plusieurs fois par semaine?

—Est-ce vrai?

—La vérité pure!... Aussi, quand elle constate quelques livres de plus, elle n'est pas à prendre avec des pincettes. Le plus mauvais compliment qu'on puisse lui faire, c'est de lui trouver bonne mine. Elle mange à peine, boit du vinaigre, et malgré ça, la graisse monte toujours!... Si vous voulez lui plaire...

—Si je le veux, ma chère enfant!

—Tâchez de lui prouver qu'elle maigrit, que sa santé vous inquiète, et vous arriverez peut-être à toucher son cœur.

—C'est facile!

—Oui, seulement la balance ne ment pas, elle! Paul se frappa le front: une idée de génie s'en échappait!—Lise, ma chère amie, mettons-la dans mes intérêts!

—Madame?

—Non, la balance!

—Comment diable voulez-vous?

—Facile comme bonjour: Dessous chaque poids, dans une cavité *ad hoc*, il y a du plomb coulé pour leur donner la pesanteur légale. Cent piastres pour vous si vous consentez d'en enlever tous les jours un petit morceau.

—C'est facile.

—De mon côté, je suivrai vos instructions, et si je réussis, ma chère Lise, ma reconnaissance pour vous sera sans bornes... et dorée!

Le lendemain, Bruno entra chez la dame de ses pensées, le sourire aux lèvres, l'air parfaitement heureux. A peine assis, son front sembla se rembrunir, et ce fut d'un air inquiet qu'il lui demanda des nouvelles de sa santé.

—Mais très-bien, répondit Lucile. Cela se voit du reste.

—Ah! tant mieux!

—Comme vous dites cela?

—C'est que... à première vue... Mais non, je me trompais.

—Soyez franc... Je ne suis pas à mon avantage aujourd'hui?

—Votre beauté est plus touchante, voilà tout.

—Plus touchante... Qu'y a-t-il donc de changé en moi?

—Rien, vous dis-je qu'un peu de pâleur... d'affinement dans les traits.

—Affinement?

—Oui, vous me paraissez légèrement amaigrie. Oh! moins que rien. Vous n'en êtes que plus belle. Du moment que vous n'êtes pas souffrante, peu importe le reste.

Le reste importait considérablement; car Lucile avait peine à se tenir de joie.

—Vraiment, vous me trouvez maigrie?

—Je ne sais si je dois vous dire...

—Mais oui, dites donc! fit-elle avec impatience.

—Eh bien, madame, positivement, vous avez la

figure moins pleine qu'autrefois.

—Vous devez vous tromper.

Elle se leva et se regarda attentivement dans la glace.

—C'est singulier... je ne vois aucune différence... en moins, moi.

—Parbleu! Vous vous voyez trop souvent. Ces choses-là ne sont appréciables que pour les autres. Je vous fâche peut-être en constatant le léger amaigrissement. Si cela était, j'en serais désolé!

—Au contraire, mon ami, au contraire. Je ne tiens pas à devenir énorme.

—Oh! quelle folie!... Une sylphide d'une si grande élégance de lignes!... Mais je vous en supplie, dans l'intérêt de votre beauté, restez-en là!

—Tiens, dit-elle tout à coup, qu'ai-je donc fait de mon éventail? Il sera sans doute resté dans ma chambre. Attendez-moi un instant, je reviens tout de suite.

L'éventail était parfaitement en vue sur la corbeille à ouvrage; mais Paul se garda bien de le lui faire apercevoir. "Elle va se peser, pensa-t-il. Pourvu que Lise ait commencé son grattage!"

Il est probable qu'elle avait bien fait les choses; car en rentrant au boudoir, sa maîtresse était radieuse, souriante, au comble du bonheur, comme si elle eût "dansé dans sa robe!"

La suite de l'entretien nous est inconnue. Nous savons seulement qu'en prenant son paletot des mains de la femme de chambre, Paul lui glissa ces simples mots à l'oreille: Lise, les cent piastres sont doublés; mais grattez toujours!

LOUIS LEROY.

UNE FILLE DOIT APPRENDRE :

- A cuire.
- A coudre.
- A être gentille.
- A raccommoder.
- A fuir l'oisiveté.
- A garder un secret.
- A faire du bon pain.
- A soigner les malades.
- A être vive et joyeuse.
- A prendre soin du bébé.
- A raccommoder les bas.
- A se passer de servante.
- A respecter la vieillesse.
- A éviter les commérages.
- A tenir la maison propre.
- A maîtriser son caractère.
- A se mettre avec propriété.
- A égayer un homme morose.
- A être le charme de la maison.
- A enlever les toiles d'araignée.
- A voir une souris sans se pâmer.
- A se donner beaucoup d'exercice.
- A marier un homme pour son mérite.
- A être l'appui, la force de son époux.
- A lire d'autres livres que les romans.
- A ne pas se mêler de littérature fleurie.
- A être femme forte en toute circonstance.
- A porter des souliers qui ne lui cassent les pieds.

POUR LES FETES.

Nous sommes heureux de pouvoir recommander à nos lecteurs des vins canadiens, d'un goût des plus exquis. Il y a le Champagne Mousseux, Vin blanc, Haut Saunterne, Sherry, Bourgogne canadien, St. Jean-Baptiste Bitters, Vermont, Champagne Sec, Saint-Julien, Chateau Margaux, Saunterne Lumina, Malaga, Oporto, Médoc.

On peut se procurer tous ces vins à des prix modiques chez MM. Barré & Cie., marchands de vins.

Voûtes: 186 et 188 ruelles des Fortifications, Montréal.

À MES AMIS, SUR LES FÊTES DE NOËL.

Souvent je me promène avec mes rêveries
Et les fantômes blancs des visions chéries
Que j'évoque parfois dans mon esprit pensif ;
C'est ainsi que, plongé dans la mélancolie,
Je trouve en les langueurs d'une sage folie
L'art de ne pas rester oisif.

Je venais de rêver à de bien tristes choses,
—Aux morts que mon esprit, souple en métamor-
[phoses,
Rêvêt et fait errer comme des vagabonds—
Lorsque soudain, amis, votre voix alarmante,
Pareille au grondement d'une forte tourmente,
M'éveille en sursaut, écoutons :

“ Pourquoi toujours errer avec les pâles ombres,
“ Par des nuits sans étoile, en ces lieux froids et
[sombres
“ Où l'on entend que pleurs, que sours gémisse-
[ments
“ Sortant des profondeurs des grottes infernales
“ Et frappant les échos des voutes sépulcrales,
“ Séjours des pleurs et des tourments ?
“ Si les oiseaux chanteurs ne se font plus entendre,
“ Qu'au moins le doux accent d'une voix pure et
[tendre
“ Qu'accompagne la lyre aux sons mélodieux,
“ Nous flatte encor l'oreille, aux saisons des tem-
[pêtes !
“ Voici Noël ! Noël et ses bruyantes fêtes !
“ Chante, ô poète harmonieux ! ”

Amis, j'étais, un jour, plein d'ardeur et de verve,
Mais aujourd'hui je pleure, et ma voix vous énerve !
Vous de cadrez des chants à qui n'a que des pleurs !
Quoi ? tout gémit de voir la nature expirante,
Et moi, je laisserais mon âme indifférente
A de légitimes douleurs !

Comment chanter, hélas ! quand tout ce qui res-
[pire,
Quand tout ce qui se meut gémit, pleure et sou-
[pire ?
La nature agonise, et moi, je chanterais !
Non ! la muse se tait ; et le pauvre poète
Va suspendre, en pleurant, sa lyre, alors muette,
Aux branches des sombres cyprès ;

Et son front que le vent de la douleur caresse
Se courbe sous le poids du chagrin qui l'opresse,
Comme un lys qui se penche au bord d'un noir
[torrent,
Ou comme un arbrisseau battu par les orages,
Qui, sans avoir du temps essuyé les outrages,
S'incline débile et mourant.

Pendant que la douleur, les chagrins et les peines
Tarissent jusqu'au sang qui coule dans mes veines,
Vous sentez déborder, toujours pleins de verdure,
Cette sève de feu qui bouillie dans votre âme,
Et dont moi, jeune encor, je ne sens plus la flamme
Qui ranimerait mon ardeur.

Que vous êtes heureux de recevoir encore
Cette bouillante sève et ce feu qui dévore !
Ils fécondent l'amour où germent les désirs !
Or, c'est ainsi que même aux saisons des tempêtes,
Votre bouillante ardeur ne vous porte qu'aux fêtes,
Qu'aux festins, banquets et plaisirs.

Puisque votre jeune âge aux plaisirs vous convie,
Jouissez, jeunes gens, jouissez de la vie,
Profitez des beaux jours de votre doux printemps !
La jeunesse est la fleur qui naît avec l'aurore,
Et dont l'arôme, un jour, s'exhale et s'évapore
Au souffle glacé des autans.

Respirez à longs traits les parfums de la rose !
Et sans vous reposer où l'épine se pose,
Glissez légèrement comme le papillon
Qui va de fleur en fleur, passe, frémit et vole,
Sans jamais se fixer sur aucune corolle
Qui cacherait un aiguillon !

Sur des écueils bien doux quelquefois on se brise ;
Malheur à l'amoureux que la beauté méprise,
Il brûle davantage et la poursuit de près !
L'amour, ce n'est d'abord qu'un simple feu de
[pailles,
Puis c'est le feu rongeur qui rase tout : broussailles,
Arbrisseaux, arbres et forêts.

Oh ! prenez garde, amis, d'attiser dans votre âme
Le feu des passions dont la mourante flamme
S'endort dans notre cœur comme dans un foyer !
C'est de même qu'on voit s'allumer l'incendie,
Lorsque souffle un vent fort sur la braise attédie
Qui peut à peine flamber.

O valse, et toi polka ! rondes étourdissantes
Qui donnez le vertige aux âmes languissantes,
C'est vous qui déchirez tout voile de candeur !
C'est dans le tourbillon de ces danses trop vives
Que vous avez perdu, vous, ô femmes lascives !
Les roses de votre pudeur.

Et gardez-vous surtout de la liqueur traîtresse
Dont l'abus et l'excès, donnant la folle ivresse,
De sa triste victime enlèvent la vigueur !
Que le jus du nectar, de sa vapeur mousseuse,
Ne fasse que griser la jeunesse, amoureuse
Des saintes vignes du seigneur !

Fuyez des cabarets les hordes turbulentes
Dont la raison ressemble à ces torches tremblantes
Qui mêlent leur fumée à la vapeur du vin !
Combien de malheureux dans ces bouges infâmes,
Meurent en se roulant sur leurs brasiers en
[flammes !
Quelle mort ! quelle horrible fin !

Si le Dieu bienfaisant, dans sa bonté suprême,
Répands les doux bienfaits à ses enfants qu'il aime,
Il faut s'en réjouir et non en user mal !
Réjouissez-vous donc, ô bouillante jeunesse !
Riez, chantez, dansez ! tressaillez d'allégresse,
Voici, voici le carnaval !

C. P. BEAULIEU.

Cacouna, Décembre, 1884.

DERNIERES PAGES.

Au commencement du mois dernier, succombait
lentement à l'impitoyable consommation, une frêle
jeune fille, unique enfant d'une noble famille.

Quelques jours plus tard, sa mère affligée m'a-
dressait quelques pages, trouvées pêle-mêle au mi-
lieu des derniers objets que la main de sa bien-
aimée avait touchés.

D'un caractère très irrégulier, difficilement tra-
cées, presque illisibles, ces lignes trompées des
larmes d'une mourante m'émurent profondément.
Je les ai placées au nombre de mes reliques.
Cependant, je les regarde souvent. Je ne puis
résister au désir de vous les faire lire avec moi.

* *

“ C'est à vingt ans, c'est à l'âge que les poètes
ont divinisé, c'est dans la première fleur même de
la jeunesse que je vais rendre mon dernier sou-
pir.

“ Quelques jours, quelques heures encore, quel-
ques minutes peut-être, et je ne serai plus ! Je
serai morte !... ”

“ Morte !... Moi à qui la fortune sourit, moi
aimée et fêtée, moi gâtée de la nature, moi la plus
heureuse des jeunes filles ! Ah !

“ Comment supporter le poids d'une telle pen-
sée ?

“ O Vierge Sainte, si miséricordieuse, si bonne
parfois, refusez-vous d'entendre ma prière ? Fer-
merez-vous toujours l'oreille au cri qui part du
plus profond de mon âme ? Si vous ne voulez me
laisser la vie,—pour laquelle je donnerais et ma
fortune et mon bien-être,—que ne m'envoyez-vous
le courage et la force nécessaires pour vaincre l'idée
cruelle du départ prochain que je hâte par mon
exaspération, ma révolte ?

“ Ne calmez-vous pas cette fougue de ma
nature qui fait que je combats contre l'étreinte
hideuse de la mort que je sens déjà ?

“ Pourquoi ne pas m'apprendre plutôt l'humble
soumission aux immuables décrets de la volonté
divine et suprême ?

“ Pourquoi voir, sans attention, les larmes tom-
ber brûlantes de mes yeux,—ces larmes de mon
âme ?

“ Avec les bijoux, les ai-je entendu murmurer
de la pièce voisine : mais elles s'en vont, elles
sont déjà parties !... ”

“ Comme je suis leurs mouvements, blottie der-
rière les carreaux de ma fenêtre ! Comme je les
compte, elles qui emportent chacune une goutte
du sang de mon cœur !... ”

“ Comme je voudrais de mon souffle encore
tiède, les disputer au vent qui les mène !

“ J'y suis impuissante... ”

“ Cette anxiété, cette lutte m'affaiblit et m'affaise
davantage, et arrachant mon regard du dehors,
traînant mes pas lents à travers ma demeure, je les
retrouve partout ces feuilles mortes !... ”

“ Dans le grand salon sombre, dans ma cham-
brette rose, dans mon sommeil, dans mes rêves,
partout et toujours elles me haudent ! Partout
j'entends le bruissement de leur valse folle, tou-
jours je les sens m'enlevant les dernières parcelles
d'un reste de vigueur chèrement disputé... ”

“ Il me faudra, quand même, partir avec la
dernière. Avec elle il me faudra dire adieu à tout
ce que j'ai aimée, à tout ce que j'aime, à tout ce
qui me fait tenir tant à la vie.

“ Que me restera-t-il des éloges flatteurs du
monde brillant que je n'ai qu'entre vu pourtant ?
Qu'emporterai-je des premiers succès dont je sa-
voure encore les timides émotions !... ”

“ Ah ! que deviendra cette main blanche, cette
main soignée, dont jamais un vilain gant n'a osé
dissimuler la forme élégante ? Que deviendront
ces cheveux dorés, noués avec orgueil, si souvent
effleurés par les lèvres maternelles ? Que devien-
dront ces yeux, ces yeux dont la flamme ardente a
su, malgré ma courte carrière, enchaîner des cœurs
à mon cœur ?

“ Tout cela sera scrupuleusement placé entre
quatre froides planches. Quelques jours, et ces
trésors de ma jeunesse, ces traits aimés que me
renvoyait ma glace, seront un objet d'horreur !

“ Richesse de l'adolescence, tu perdras ton par-
fum sous le venin hideux d'insectes repoussants !

“ Mais pourquoi ne pas laisser au monde la
fleur née sous la puissance de son souffle enivrant,
—pourquoi lui ravir son bien ?... ”

“ Ah ! je comprends. Berthe sur la terre n'a
plus de place... ”

Qu'importe alors celle du ciel !... ”

“ Mon Dieu ! pardon... Pardon pour tout ce
que laisse échapper mon cœur malade, pardon pour
les murmures que fait monter à mes lèvres, tom-
ber de ma plume, l'impatience de mon état lan-

guissant,— pardon pour tous les vils sentiments initiés, à l'insu, dans mon âme ! Pardon de ne courber qu'avec rage un front chargé d'indignation sous les vues impénétrables d'un maître que l'univers entier proclame juste, impartial, généreux !

« C'est que je voudrais tant vivre ! Vivre ! Oh ! tout est là ! Vivre pour goûter toutes les joies de mon âge, vivre pour effeuiller chacune des roses de mon sentier gracieux, vivre pour le bonheur de ceux qui m'entourent,—vivre pour aimer !

« Mais vous ne le voulez pas, ô mon Dieu,...

que votre volonté soit faite !
« Vous voulez ma vie : vous la voulez parce qu'elle est pure, blanche comme l'aile de vos anges ; vous la voulez parce qu'elle est belle ; vous la voulez, surtout, parce je l'aime... je vous la donne...

« Je me détache de toutes mes espérances, faux brillants qui captivaient mon regard ; je fais le sacrifice de tout ce qui me retient : famille, bien, avenir ;... en vous, ô mon Dieu, je crois et j'espère !

« J'ai beaucoup souffert moralement, physiquement, je souffrirai encore beaucoup ;... je ne murmurerai plus pourtant contre les lois arrêtées de la Providence.

« La plume qui tremble entre mes doigts amaigris, les sueurs froides qui noient mon front, ma vue qui se fatigue et se trouble, tout, tout me dit que je finis.

« Après-demain, demain peut-être, il ne restera dans ce foyer béni où l'atmosphère est si douce que ce que laisse au nid vide l'oiseau qui s'en est envolé.

« Mais qu'importe le départ, la séparation puisqu'on doit se revoir, se reconnaître !...

« Adieu ! mère, famille, amis, adieu ! Adieu tout ce que j'aime !

« Je m'en vais vous attendre dans le Ciel...

HERMANCE.

L'ÉPREUVE ET L'AMOUR.

Elle aimait follement le superbe Philippe, et pourtant son cœur doutait de lui, inconsciemment. Elle redoutait son culte farouche de la forme et de la beauté, qu'il plaçait au-dessus de tout charme, de toute grâce de l'âme et du cœur.

Une femme belle... il ne connaissait que cela. Il ne fallait pas songer à l'en faire démordre.

Un jour que, blessée dans sa délicatesse un peu fière, par l'aveu de cet amour strictement sensuel, elle réclamait, disant qu'elle souhaiterait être laide pour lui montrer qu'elle lui plairait quand même, si elle s'en donnait la peine, il dit brutalement :

— Si vous aviez été laide, je ne vous aurais jamais aimée.

— Mais, si, d'aventure, je le devenais ?

Il demeura interdit devant cette question, et comprenant qu'il y aurait imprudence à pousser les choses plus avant, il rompit les chiens, ciselant, au hasard, un madrigal embarrassé.

Quelques jours plus tard, il fut contraint de s'absenter...

Au bout de deux semaines, lorsqu'une fois de retour il se présenta chez l'aimée, on l'arrêta au seuil.

— Madame est malade, lui dit-on.

Très fidèlement, il vint s'informer, en homme courtois et correct.

Enfin, il apprit que la convalescence commençait, et, peu longtemps après, on lui fit savoir que bientôt il pourrait être reçu.

Le moment vint de la revoir.

Il fut introduit dans le petit boudoir, si pur de style, si harmonieux de décor.

Au fond d'un large fauteuil, il l'aperçut, gracieusement enroulée dans un nuage souple d'étoffes blanches. Un voile épais dissimulait son visage.

Elle lui tendit d'abord silencieusement sa main rose, et quand il fut assis dans l'ombre voulue qui enveloppait la pièce :

— Comme cela été long, commença-t-elle ! J'ai pensé mourir... oui, mourir... Mieux eût valu peut-être pour moi la mort !

Il s'informa, gêné, pris d'un trouble inquiet.

— Resterez-vous au moins mon ami ? demanda-t-elle avec une voix qui s'attendrissait d'une façon navrante.

— Pourquoi cette question ? fit-il avec embarras.

Elle dit : « Regardez ! » Brusquement elle se leva, et devant l'homme assis et subitement immobilisé par une crainte, elle se dévoila.

Lui, poussa un cri terrible, comme quelqu'un qui marcherait sur un serpent immonde et dangereux. Un visage tuméfié, rouge et méconnaissable lui apparut. Le front semblait dégarni de cheveux, les paupières étaient gonflées, et les lèvres incolores dessinaient un arc blanchâtre sur l'ardent colorif des joues déformées par une petite vérole repoussante et cruelle.

Ainsi, elle se tenait impassible, observant l'effet produit.

Il fit un bond, et, s'étant dressé sur ses pieds, sa bouche frémissante hurla :

— Quelle horreur !

Comme il cherchait à fuir, ne se possédant plus, elle le prit par le bras, et très calme éclata de rire, disant :

— Voilà donc tout votre amour !

Puis, dédaigneuse, haute et méprisante, elle lui montra la porte, recouvrant enfin du voile un instant rejeté ses traits défigurés hideusement.

Le soir même, le beau Philippe, qui n'aimait guère à rester sur une fâcheuse impression, assistait au bal.

La fête était en pleine animation, lorsqu'au milieu des merveilleux salons, la foule s'écarta devant une apparition ravissante, et Philippe crut rêver, en voyant surgir la femme à laquelle, peu d'heures auparavant, il n'avait pas même fait l'aumône d'une pitié.

Plus adorablement belle que jamais, elle s'arrêta devant lui, et désirable, irrésistible en son fulgurant rayonnement de divine blonde, elle laissa tomber ces mots :

— Nana, cinquième acte, scène dernière... Je m'étais masqué tout simplement.

Il se taisait, médusé.

Elle ajouta :

— Pas sérieux, votre amour... Quant à vous, bien décidément, pas de cœur !...

Et, lente, elle passa, guérie de l'aimer.

P. CANTELAUS.

NOS FEMMES !

LA JALOUSE.

N'a pas eu une minute de contentement depuis son mariage. Sa figure que tout le monde en veut à son mari et s'appête à le lui souffler. Fouille dans ses poches et dans ses tiroirs, le questionne, l'épie, l'ahurit ; interprète ses moindres paroles.

S'il est joyeux, il a une aventure en vue...

S'il est morne, on l'a rebuté.

S'il sort, il va à un rendez-vous.

S'il reste, la partie est remise, c'est clair.

Elle se rend très malheureuse et rend encore plus malheureux l'infortuné qui a eu la malchance de tomber sur elle.

Elle ne descend pas de fiacre. C'est dans ce véhicule qu'elle "file" le "déplorable" mari, qui ne s'en doute pas.

LA CONVAINCUE.

N'a que son mari, et y tient.

Dès qu'elle l'a vu, il lui a plu, et elle a déclaré qu'elle n'épouserait que celui-là.

Depuis ce moment, les autres n'existent pas.

Rien qu'à le regarder, ses yeux brillent et s'allument. Elle ne se tient pas de lui manifester sa tendresse.

En pleine rue, elle lui saute au cou.

Dans le monde, elle quitte son danseur pour venir lui dire ; « Je te trouve beau comme les anges. » Au théâtre, elle lui lance à brûle pourpoint des déclarations, et demande à rentrer avant la fin de la pièce.

Le mari est très flatté d'abord... mais, à la fin... Dame ! à la fin, il voudrait bien descendre un peu du piédestal. Tant d'encens, cela écoeure à la longue.

Et puis ce n'est pas une femme que cela... C'est une ombre. Où qu'il aille, il l'a sur les talons.

LA FRIVOLE.

Ne songe qu'à son plaisir et ne pose pas.

C'est affaire au mari de la suivre si le cœur lui en dit.

Elle ne l'y force pas, d'ailleurs, et elle préférerait même qu'il restât au logis.

Parties de tous les genres : bals, théâtres, fêtes, concerts, lunches, teas, voyages, etc.

Elle sait que la jeunesse n'a qu'un temps, elle s'est juré d'en profiter et ne s'accorde pas un instant de répit.

Mais, plus tard ?

Oh ! plus tard... elle n'y songe pas.

S'amuser tant qu'elle pourra, et coûte que coûte : voilà son programme.

Quant à l'époux, libre à lui de n'y point souscrire. Elle le remplira quand même. Ne sort que le soir. Le jour, elle dort, pour réparer.

L'INCOMPRISE.

Nuageuse et sombre comme un rêve byronien. Poses de fleur brisée ; yeux blancs et soupirs profonds.

Son mari est un homme brutal, un manant, un être sans cœur et sans délicatesse (elle l'affirme), incapable de rien comprendre aux élans du cœur. C'est un homme aussi peu poétique qu'un couvercle de soupière, et sa vie près de lui est un douloureux martyre.

Pour elle, elle a toujours les yeux rouges et se nourrit de poésies fades, ne rêvant qu'union des âmes, tendresses pures, platonisme et carte du Tendre.

Se promène beaucoup,

Monte au haut de toutes les tours, de tous les clochers, de toutes les colonnes afin d'être plus près des astres.

LA MÉNAGÈRE.

Aucun dehors, mais de très appréciables qualités. S'occupe de son linge, de la tenue de sa maison, où la poussière est une calamité inconnue, où tout brille, reluit et paraît neuf.

Les armoires sentent bon.

Les placards regorgent de conserves appétissantes, de confitures, de flacons de liqueurs, dites "de ménage."

Elle a des recettes à elle, pour la confection des pâtisseries, et ses blanches mains préparent des mets qu'on peut manger, dit-elle, "sans se lécher les doigts"

Est-ce assez engageant ?

Si son mari est gourmand, il sera bien servi.

Au cas contraire, il sera prodigieusement agacé, et à bon droit, de voir sa femme empiéter sur les prérogatives exclusives du chef ou de la cuisinière. Toujours confinée chez elle.

—Où est Madame ?

—A l'office.

L'ARTISTE.

Fantasque, capricieuse, tantôt triste comme un vieux tronc de saule mort, tantôt bruyante et endiablée comme la marotte de la Folie.

Toutes les incohérences de la femme, et aucun de ses charmes.

Elle regarde son mari avec un dédain méprisant, et le traite du haut en bas.

Elle crie toujours plus fort que lui, s'il s'avise de crier, et elle reste maîtresse du champ de bataille, qu'il abandonne prudemment au plus vite, préférant la honte de la fuite aux risques de la défaite.

Elle court les expositions artistiques, et critique haut, amèrement et impitoyablement tout ce qui lui tombe sous les yeux.

LA PARFAITE.

Plus rare que le rare phénix, plus introuvable que le trèfle à quatre feuilles ; aussi bonne que jolie, aussi jolie que spirituelle, aussi spirituelle qu'aimable, aussi aimable que dévouée, aussi dévouée qu'indulgente, aussi indulgente que... On n'en finirait pas.

C'est un ange, une fleur, une sainte, une charmuse.

Adore son mari, auquel elle a communiqué une partie de ses qualités ; mais qui parfois cherche un défaut dans cette merveille, ne fût-ce que pour changer un peu.

La femme parfaite... un rêve dont on rêve.

—Mais, me direz-vous... ce ne serait plus la femme.

Soit ! mais ça ne serait pas déplaisant.

PIERRE CANTELAUS.

DIALOGUE DE NOEL.

ENTRE JOSEPH ET MARIE, JEUNES ENFANTS.

MARIE.

Pendant que tu dormais, Joseph, dans son berceau
J'ai vu petit Jésus ! Je l'ai vu ! qu'il est beau !
Oh ! qu'il est beau ! Joseph, et que je suis contente !

JOSEPH.

Tu sais bien que maman ne veut pas que l'on mente
Marie ; ah ! c'est péché ! Non, papa bien souvent
Sur ces bras m'a porté dans l'église en disant :
" Viens voir petit Jésus ; " en avant, en arrière,
Partout je regardais pour dire ma prière,
Mais je ne l'ai pas vu. T'aime-t-il plus que moi ?

MARIE.

Papa ne t'a pas dit encore qu'avec la foi
On le regarde alors ?

JOSEPH.

La foi ! que veux-tu dire ?

MARIE.

Oui la foi... mais qu'importe ? Il faudrait savoir lire
Pour te l'apprendre ; écoute : Au milieu de la nuit,
Les anges du bon Dieu, doucement et sans bruit,
Du Ciel l'ont emporté pour nous sur la terre ;
Couché sur de la paille, entouré de lumière,
Il dort le cher petit ! Joseph, il est si beau
Que si tu l'avais vu dans son petit berceau,
Tu dirais comme moi. Dis donc qu'il est aimable !

JOSEPH.

Oui.

MARIE.

Maman m'approcha tout auprès de la table
Où les anges l'ont mis ; je vis qu'il souriait,
Le cher petit Jésus ! et qu'il me regardait !
Tendant vers moi ses bras plus blancs que de la soie,
Je crus qu'il désirait, ô mon cœur, quelle joie !
Qu'il voulait m'embrasser ! car les petits enfants,
Tu sais, s'aiment entre eux ; ils sont si peu méchants !

JOSEPH.

Il ne t'a pas parlé ?

MARIE.

Non, mais jusqu'aux dernières
Je lui redis longtemps les plus belles prières
Que maman nous fait dire à ses genoux, le soir.
Plus je le regardais, plus je voulais le voir !
Puis je lui demandai pour nous deux des étrennes :
Que bientôt en santé dans mes jeux tu reviennes ;
Que papa, que maman ne nous laissent jamais.
Bien certain, des enfants parmi lesquels j'étais,
C'est à moi qu'il daigna le plus souvent sourire,
Car si je l'aimais bien, je savais le lui dire !
Tu te souviens, Joseph, du petit orphelin
A qui, tous deux, hier nous donnâmes du pain !
Eh bien ! j'ai demandé qu'il lui donne une mère
Pour que le pauvre enfant ne souffre plus sur terre.
On a déjà beaucoup ! L'orphelin reste ici ;
C'est un frère de plus ! disons lui donc " merci ! "

JOSEPH.

Oh ! je veux le prier aujourd'hui, la demande
Que je lui ferai, vas ! Faut-il qu'il m'entende ?

MARIE.

Il nous entend partout.

JOSEPH.

Je voudrais être beau
Et ressembler en tout au Jésus du berceau !

MARIE.

Crois-tu l'obtenir ?

JOSEPH.

Oui.

MARIE.

Joseph, prions ensemble !
Faites, petit Jésus, que Joseph vous ressemble ;
Pour papa, pour maman, bon Jésus, nous voulons
Que jamais au tombeau nous ne les pleurons :
Ils sont si bons pour nous ! Jésus, de l'amour même
Dont vous nous entourez, faites que l'on vous aime ;
Merci pour l'orphelin ; que Joseph aille mieux,
Bien certain, nous irons vous revoir tous les deux.

La mère entendait tout ; joyeuse, elle dépose
Au front de ses enfants un bien tendre baiser.
O Jésus, protégez ces deux boutons de rose,
Veillez sur eux, dit-elle, ils peuvent se faner.

MAXIMILIEN COUPAL.

Coteau Landing, Décembre 1884.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE. "

No. 14.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXI

Le valet prit un air humble, mais très sincère :
—Ah ! c'est que si monseigneur reçoit des nouvelles de M. le comte et qu'il y soit question du paquet que j'ai porté ce matin à Maisons Laflitte pour monseigneur...

—Eh bien ? fit Andras.

—Monseigneur voudra bien ne pas faire savoir à M. le comte que je n'ai pas, dès hier soir, accompli ses ordres...

—Dès hier soir ? Que signifie ? Expliquez-vous, voyons ! dit le prince d'un ton bref.

—M. le comte m'avait bien recommandé, en partant hier, de remettre à monseigneur le paquet, le soir même... Je demande pardon à monseigneur... J'étais invité... Un repas de noces... Et alors, je me suis laissé aller à ne remplir que ce matin les instructions de M. le comte... Seulement, monseigneur n'étant plus chez lui, à Paris... j'ai pris le train de Maisons-Laflitte. Mais, j'espère que, malgré tout, je ne suis pas arrivé trop tard... Oh ! M. le comte y tenait beaucoup et, s'il savait... je serais désolé qu'il eût quelque chose à me reprocher !—On a son amour propre.

Andras écoutait, le regard enfoncé dans les yeux du domestique, un peu troublé et décontenancé maintenant par cet inquisition raquette.

—Ainsi, le comte Menko voulait que ce paquet me fût remis dès hier ?

—Je supplie monseigneur de ne pas dire à M. le comte qu'il n'a pas été obéi.

—Dès hier ? répéta Andras.

—Hier, oui, monseigneur. M. le comte est parti là-dessus, croyant bien... Et, en somme, il avait le droit de croire que ça serait fait... Car je suis scrupuleux dans mon service, monseigneur, très scrupuleux... Et si monseigneur avait, un jour, besoin de...

Le prince arrêta d'un geste le valet qui menaçait de continuer. Il répugnait à Andras de mêler cet homme à un secret de sa vie. Et quel secret ! Mais visiblement le domestique ignorait quelle hideuse commission Menko lui avait confiée. Pour le valet, ce paquet, contenant de telles lettres, était un paquet comme un autre. Andras en était persuadé, au soir, à l'attitude de l'homme humilié d'avoir manqué à son devoir.

Un mot de plus échangé avec le valet, et Andras se fût senti humilié lui-même. Mais il retenait de cet entretien l'idée que Menko avait voulu non pas l'insulter dans sa joie, mais lui tout révéler alors que le mariage pouvait encore n'être pas célébré. Menko avait voulu atteindre Marsa, plus encore que lui, Andras. Cela était visible dans la recommandation précise faite à cet homme. Et à quoi avait tenu que le nom de Zilah ne fût pas porté par une femme compromise ? A quoi ? A un repas de laquais, à une faite de valetaille ! La vie a de ces hasards ironiquement meurtriers. Ces mains, ces mains de rustre, avaient tenu pendant des heures son bonheur à la fois et son honneur, son honneur à lui, Andras Zilah, l'honneur de toute sa race !

Le prince revint à son logis qu'il avait quitté, croyant y ramener, ce soir-même, toute frissonnante, l'adorée que son mépris et sa haine souillaient maintenant. Oh ! il essaierait de savoir où Menko était allé. Il le châtierait. Quand à Marsa, maintenant, pour lui, elle était morte.

Mais, dans ce tourbillon du nouveau monde, où, comme un grain de sable dans une machine immense, disparaîtrait ce Michel Menko, comment

le retrouver ? Les jours passaient. Zilah, s'informant, avait acquis la quasi-certitude que Menko ne s'était pas embarqué au Havre. Il n'avait peut-être pas quitté l'Europe. Il pouvait, un jour ou l'autre, quoi qu'il eût dit à ses gens, reparaître à Paris. Et alors...

En attendant, le prince menait une existence de blessé, recherchant la solitude avec une âpreté presque féroce, s'enfermant dans son hôtel de la rue Balzac comme un loup dans une tanière, ne voulant recevoir personne que Varhély, traitant même parfois le vieux Yanski avec des bizarreries nerveuses, puis sortant tout à coup de son ombre, essayant de se reprendre à vivre, apparaissant dans les réunions de comités de secours hongrois qu'il présidait, se montrant à une première ou même chez la baronne Dinati, pris d'un furtif et hâtif besoin de rompre la monotonie lourde de sa vie maintenant brisée, et aussi d'une soif de bravade, relevant le front, regardant le monde et l'opinion en face, comme pour y deviner, y saisir un sourire ou un sous-entendu railleur et le clâtier.

Il n'avait point d'ailleurs à lui demander compte, à cet opinion, du sentiment qu'elle gardait pour lui. Ce sentiment d'était, en dépit des faiseurs de bons mots, une admiration constante. Il est des rayonnements d'âmes qui s'imposent, éclatants. Le monde, encore une fois, — et, en particulier, ce tout Paris exotique qui était le monde du prince Zilah, — avaient bien, tout d'abord, cherché à savoir pourquoi Andras avait si brusquement rompu avec la femme qu'il épousait cependant par amour. Toutes les malices de la curiosité publique, éveillées et aiguës, s'exerçaient à deviner le secret du roman.

Pourquoi aurait-il maudit d'autres êtres que Marsa et Menko ? Il n'avait le droit de haïr personne, ne se connaissant point d'ennemi et passant honoré à travers ce Paris, sa patrie nouvelle.

Point d'ennemi ? Non. Aucun. Et pourtant, un matin, avec quelques lettres, son domestique lui apporta un journal mis sous bande au nom du "prince Zilah" et, en le dépliant, l'attention d'Andras fut attiré par deux entrefilets marqués au crayon rouge parmi les échos de Paris.

C'était un numéro de *l'Actualité* mis à la poste par une main inconnue, l'entonnage au crayon rouge signalait au prince quelques lignes faites évidemment pour l'intéresser.

Andras recevait peu de journaux. Il eut l'envie, comme s'il eût la perception de ce qu'il contenait, de jeter celui-là sans le lire. Un moment il le tint entre ses doigts prêt à le jeter à la corbeille après l'avoir froissé dans sa main. Puis, quelques mots tragiques, aperçus par hasard "maison de santé... cas de folie..." et l'initiale de son nom à lui, imprimée là, le retiennent invinciblement.

Il lut, d'abord avec une douleur poignante, puis, avec une rage sourde, grondante, ces deux entrefilets qui se suivaient et se complétaient l'un par l'autre.

"Une triste nouvelle, disait le premier, une nouvelle qui a fort affligé toute la colonie étrangère de Paris et, en particulier, la sympathique colonie hongroise. Cette exquise et charmante princesse Z... dont la beauté souveraine était récemment rehaussée de l'éclat d'une couronne glorieuse, vient d'être, après une consultation des princes de la science (il y a des princes dans tous les états) conduite, nous dit-on, dans l'établissement du docteur Sims, à Vaugirard, rival de la maison célèbre du savant docteur Luys, à Ivry. Nous espérons, avec des nombreux amis du prince A. Z... que la maladie soudaine de la princesse Z... sera de courte durée."

Ainsi Marsa maintenant était la pensionnaire, et comme la prisonnière du docteur Sims ! Les ordres du docteur Fargeas avaient été exécutés. Elle était, là-bas, dans une demeure d'aliénés et Andras eut, malgré lui, un frisson de pitié en se figurant la

malheureuse livide, les cheveux épars, avec le regard éperdu des folles, immobile comme dans un cabanon.

Mais la marque rouge entourait à la fois ce premier "écho de Paris" et l'autre qui suivait et Zilah, poussé maintenant par une curiosité avide, se mit à parcourir, à interroger l'entrefilet qu'on lui signalait dans *l'Actualité*.

Et, cette fois, ce fut un cri de rage qu'il poussa lorsqu'il lut, lorsqu'il vit, là, imprimée tout au long, livrée à la curiosité banale, à l'avidité de scandale de la foule, à la malignité des sots, une allusion directe à son mariage — pis que cela l'histoire même de son mariage odieusement rapprochée de cette nouvelle où son nom était désigné presque brutalement.

Oui, brusquement de cette information sur la maladie de la princesse Z... le réacteur du journal mondain passait à une historiette marquoise où Andras voyait, jeté en pâture à la foule boulevardière, le secret même de sa vie et mis à nu la blessure de son âme.

UN PETIT ROMAN PARISIEN.

Comme la plupart des romans parisiens d'aujourd'hui, — disait le rédacteur de *l'Actualité*, — le petit roman en question est un roman exotique.

Paris appartient aux étrangers. Quand les Parisiens, dont s'occupent les chroniques, ne sont pas américains, russes, roumains, portugais, anglais, chinois ou hongrois, ils ne comptent pas : ils ne sont plus "parisiens." Les parisiens du jour sont des Parisiens du Prater, de la perspective Newski, de la Cinquième Avenue, ce ne sont plus des Parisiens pur sang. Avant dix ans le boulevard sera situé à Chicago et l'on ira passer sa soirée à l'Eden-Théâtre de Pékin."

"Donc, voici le nouveau "roman parisien" du moment.

Il y avait une fois, à Paris, un grand seigneur moldave ou valaque ou moldovalaque (en un mot : *parisien*, Parisien du Danube, si l'on veut) qui s'était épris d'une jeune Grecque ou Turque ou Arménienne — toujours de Paris — fauve comme la nuit, belle comme le jour. Le grand seigneur avait un certain âge, âge incertain. La belle Athénienne ou Géorgienne ou Circassienne était jeune. On trouvait le grand seigneur généralement imprudent. *L'après de l'union* est tellement aléatoire ! Mais que faire quand on aime ? *Mariez-vous, ne vous mariez pas !* dit Rabelais ou Molière. Peut-être même disent-ils tous les deux. Donc, le grand seigneur se maria. Il parait, s'il faut en croire les gens informés, que *l'après* peut quelquefois s'appeler *avant*. Ce qui est certain, c'est que le grand seigneur valaque et la belle Géorgienne n'ont jamais passé depuis leur union deux heures sous le même toit. Le jour même, sans procès, sans scandale, presque sans bruit, ils se séparaient nettement, et le problème de cette rupture, qui était une forme rapide et pratique du divorce, a longtemps intrigué le *high life* parisien. On a remarqué seulement, depuis, que la séparation des deux époux coïncidait avec la disparition d'un très élégant attaché d'ambassade, qu'on voyait assez souvent, il y a quelques années, caracolant autour du Lac à l'heure du *persil* et qui passait alors pour le plus élégant valseur de la colonie viennoise ou moscovite ou castillane de Paris. Nous ne pourrions, si nous étions indiscret, reconstruire un drame avec ces trois personnages ; mais nous tenons à prouver que les reporters, différents en cela des femmes, savent parfois garder un secret. Pour ces dames du corps de ballet, qui s'intéressent peut-être encore aux fines moustaches en croc de l'exp-diplomate disparu, je puis pourtant ajouter que le beau valseur a été vu à Bruxelles, il y a peu de temps. Il y a passé, mais comme un éclair. Ah ! si le Foyer de la Danse l'avait su ! Quelqu'un qui

l'a vu a seulement remarqué qu'il était pâle et comme souffrant encore de blessures reçues il y a quelque temps.

Le grand seigneur valaque, comme le mari de *Marianson dame jolie*, aurait-il, par hasard, attaché le jeune diplomate à la queue de son cheval ?

"N'y avait arbre ni buisson
Qui n'eût du sang de ce garçon !"

"Quand à la belle Géorgienne, on la dit désespérée du départ de son mari, un parfait gentilhomme qui, en dépit de l'aventure, était vraiment le Prince Charmant."

Andras Zilah sauta rapidement à la signature de cet article. Les "échos de Paris" étaient signés *Puck*.

Puck ! ... Qu'était ce *Puck* ? Comment un inconnu, un anonyme, un passant quelconque, un conteur de scandales, un ramasseur d'historiettes, avait-il le secret de sa souffrance, à lui, Andras ?

Mais sa double souffrance, son double martyre, le rongement de cette sorte de cancer, Zilah le croyait secret. Il n'eût jamais eu l'idée qu'un indifférent, un curieux, un indiscret pût, comme venait de le faire le rédacteur de *l'Actualité*, le livrer à la banalité de la foule. Il éprouvait alors un redoublement de rage contre cet invisible Michel Menko, disparu après son infamie, et dont, tout à coup, l'image lui revenait, avec son insolente séduction. Et il semblait au prince que ce *Puck*, ce journaliste à lui inconnu, fût un complice ou un ami de Michel Menko, et que, derrière le pseudonyme de l'écrivain, il aperçut le visage élégant, la moustache retroussée et le sourire hautain du jeune homme.

—Après tout, se dit-il, nous verrons bien. Monsieur *Puck* doit être moins difficile à déterrer que Michel Menko.

Il sonna son valet de chambre et il allait sortir lorsqu'on lui annonça Yanski Varhély.

Varhély avait l'air troublé et ses sourcils drus se fondaient durement.

Il ne put réprimer un mouvement de colère brutale, lorsque, sur le bureau du prince, il aperçut le numéro de *l'Actualité*, encore déplié et marqué de rouge.

Une heure auparavant, ce jour-là, assis sur une chaise, dans la chaleur claire tamisée par la toile de la tente, Yanski parcourait *l'Actualité*, lorsqu'il laissa échapper un juron de colère — *teremtete* ? hongrois — en trouvant précisément les deux entrefilets que le prince Andras venait de lire.

Varhély avait relu deux fois ces lignes, tenant à se bien convaincre qu'il ne s'était point trompé et qu'on désignait, aussi clairement que possible, avec l'indiscrétion savamment entortillée des courriéristes-express, le prince Zilah. Il n'y avait pas à s'y tromper : la nationalité indistincte du grand seigneur dont parlait le journaliste dissimulait mal la qualité de magyar d'Andras et l'entrefilet qui précédait le *Petit Roman Parisien* était fort habilement arrangé pour laisser deviner au public le nom du héros de l'aventure, tout en donnant à l'anecdote contée le piquant de nonymat, ce loup de velours des scandales.

(A suivre.)

AVIS.

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Wm Daniel.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !
CADIEUX & DEROME,
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

LIVRES CANADIENS :

- À TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
- FORSTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VIE DE MADEMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
- LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
- VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
- NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- MONSIEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LA PREMIÈRE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-12. 25 cts.
- MONSIEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

Le BAUME de JEUNESSE
 DES DAMES

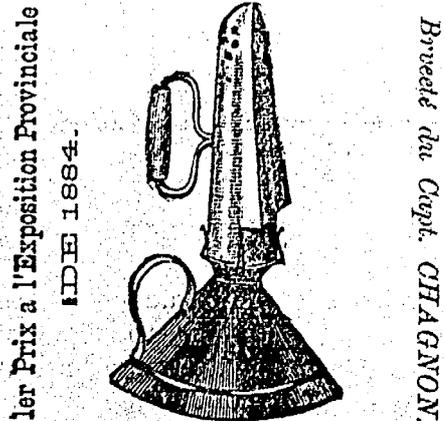
Pour embellir et préserver le Teint.

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

FLACON D'ESSAI SEULEMENT 50c.

NOUVEAU FER A REPASSER.



Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50c. J. U. FOUCHER, seul prop., 7 to Rue Ste-Catherine, Montréal.

E. A. D. MORGAN, B. C. L.
 AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba
 112 RUE ST. FRS.-XAVIER.
 Boite B. P., 310.

Plumes Teintes en Noir
 BRILLANT.

William Snow
 FABRICANT DE

PLUMES d'AUTRUCHES

2025 Rue Notre-Dame, Montreal.
 Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

L. C. de TONNANCOURT
 MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
 Vient de recevoir un Assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecossaises.
 COUP GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

"L'ART ET LA MODE"
 JOURNAL ILLUSTRÉ
 Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.
 Prix de l'Abonnement: \$12 par An.
 Frais de poste non compris.
 S'adresser: RUE HALEVY, No. 8
 En face de l'Opéra, à Paris.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Epinette rouge du Docteur Chevallier.
 Enregistrée à Ottawa et à Washington.
 Supérieure aux Sirops de Gomme d'Epinette.
25 cents la boîte.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

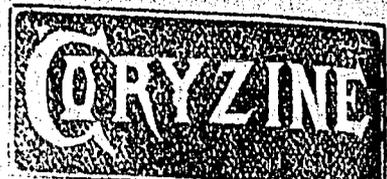
La Pâte de Gomme d'Epinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portative.
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVEGE

De la Pharmacie de Lyon.
 Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Voie.
50 cents le flacon.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL



CORYZINE
 GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
 Enregistrée à Ottawa.
PRIX 25 CENTS LA BOITE.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA Poudre CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.



PRESCRIPTION DU DR NELSON
 LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.
PRIX 25 Cents.
 Enregistrée à Ottawa.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

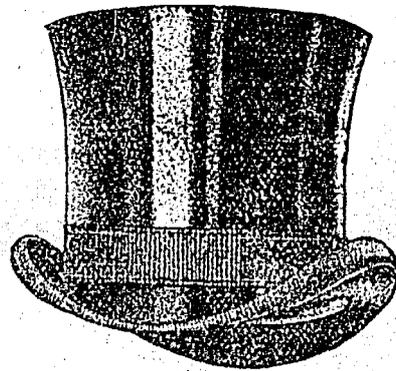
LA PRESCRIPTION du DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

LORGE & CIE

CHAPELIERS

PARISIENS



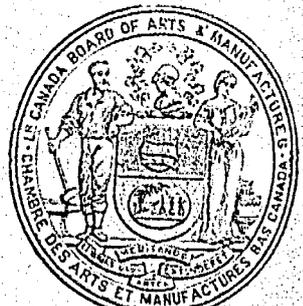
LORGE & CIE

CHAPELIERS

PARISIENS



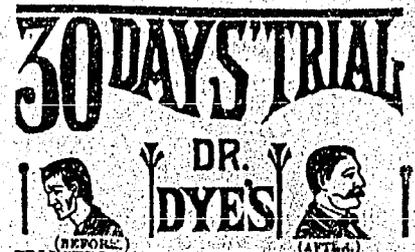
—21—
 Rue St-Laurent
 MONTREAL.



A VENDRE.

10,000,000
 De Pieds de Bois de Sciage
 De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—
 Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Epinette.
A. HURTEAU & FRERE,
 Coin des Rues Dorchester & Sanguinet,
 MONTREAL.



30 DAYS TRIAL
DR. DYES
 (REFORM) (AFTER)
 ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC APPLIANCES are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address: **VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.**

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.